

Mohamed Kacimi-El Hassani
Poète romancier et dramaturge



« La langue française est devenue pour moi la langue natale du je, langue de l'émergence pénible du Moi. Il ne s'agit point de bilinguisme, ni de déchirement. Le partage est clair. À ma langue d'origine je donne l'au-delà et le ciel ; à la langue française, le désir, le doute, la chair. En elle, je suis né en tant qu'individu ».

Au commencement du Verbe, de l'imaginaire, au commencement de la langue arabe est Dieu.

À l'articulation du premier mot, à l'énonciation de la première phrase. Il est là qui arrache la langue à son espace, l'arrache à la terre, aux hommes, pour la ramener à Lui. Hantée, possédée par le Coran, toute parole a un arrière-goût de prière et d'oraison.

Langue arabe, ou l'inaliénable colonie d'Allah.

De nuit comme de jour, le monde, le mien, celui de l'enfance, était livré à l'incantation, à la psalmodie incessante du verbe coranique. Nuits d'obscurité totale parmi tombes et murailles, où ne vivait que la rumeur fiévreuse du *dhikr*, le « rappel ». Les hommes devaient sans répit rappeler le Nom de Dieu, le répéter jusqu'à l'épuisement, l'évanouissement.

Là-bas aux confins de la steppe, des hauts plateaux, territoires du désespoir qui n'offrent que le vide et la mélancolie ardente, là-bas dans notre *zaouïa*, haut lieu, dit-on, de mysticisme, centre de la grande confrérie *Rahmaniya*, cité née du néant et du miracle en je ne sais quel siècle, les hommes semblaient être des marges et des ombres fugitives. Ils ne vivaient surtout que pour s'estomper, se dissoudre, de toutes leurs forces, dans la foi.

Cité de Dieu, disais-je, où selon la tradition de mes ancêtres, la voix d'Allah ne devait jamais s'arrêter, sous peine de perte de mémoire et de sens. Peu importe si le pays abuse de la démesure, peu importe si, sans mot dire, le ciel bascule de l'incandescence au froid insoutenable qui fait « sangloter les pierres », peu

importe si le soleil, en prenant sa revanche, met partout le feu sur son passage, coûte que coûte la voix de Dieu devait être reprise, perpétuée.

Par milliers, fidèles, adeptes, soufis faméliques, égarés, illuminés, frères du dénuement, affluaient vers le mausolée de mon ancêtre fondateur et se relayaient, jour et nuit, dans la lecture du Livre. Chaîne vocale ininterrompue depuis la nuit des temps. Les psalmodies ne s'arrêtaient que le temps de la prière, et quand tombait la nuit, quand s'éclipsait le soleil, tout disparaissait d'un seul coup, dans ce village sans lumière, et ne restait autour de nous que ce grand murmure. Dehors, agglutinés par dizaines, les hommes nourrissaient les avalanches de sourates.

Toutes les nuits étaient faites de noir, de Coran et de mort.

Né dans un « lieu saint », j'ai vu mourir plus d'hommes que je n'en ai vu vivre. On venait de partout y enterrer les siens. Du grand Sud, comme du grand Nord, de la grande Kabylie comme de la petite. Mourir à la *zaouïa* rapprochait de Dieu, rendait plus accessible le paradis.

Au fil des années, l'espace de vie devint de plus en plus restreint, le village se transforma en vaste cimetière. Enfant, je n'ai pas connu d'aubes. Seulement des réveils au son des oraisons funèbres, celles qui accompagnaient les morts arrivés la veille.

« Ô Dieu, ô Clément, ô Miséricordieux, Pardonne-lui ses péchés, Pardonne-nous les nôtres. »

Ma langue ! Elle a creusé tant de tombes dans ma mémoire !

Ma langue, quand elle s'offrait à moi, elle ne le faisait que pour transmettre le commandement d'Allah : « Lis au nom de Dieu qui t'a créé, lis au nom de Dieu qui t'a enseigné ce que tu ignorais. » C'est avec ces mots-là que l'archange Gabriel aborda la première fois le Prophète.

Comment pouvais-je lire, rêver, sans tomber nez à nez avec le Seigneur ?

Après la prière de l'aurore, le corps mouillé par les ablutions, les yeux blessés par la trahison du sommeil, je devais courir à l'école coranique. Là, les mains agrippées à la planchette de bois, enduite d'argile bleue, couverte de versets tracés au *smaq*, encre obtenue de la macération dans l'eau de la laine brûlée, je tentais de retenir une à une les sourates. Mais entre cette lecture et moi un voile s'interposait. Elles venaient de si haut. De si haut qu'elles effrayaient l'enfant que j'étais.

Chaque syllabe se voulait Signe de Dieu, et à force d'épouvante je fermais les yeux sur les lettres, afin de ne pas percer leur mystère. Étais-je trop croyant ? Je n'en sais rien, mais je crois que ce fut pour cette raison que j'ai retenu par cœur mes sourates sans jamais oser leur demander leur sens. C'eût été pour moi mettre Dieu à nu. Aussi me suis-je contenté de la récitation aveugle. De la lecture de la cécité.

Telle était peut-être la volonté du Prophète ; cette langue devait nous cacher à nous-mêmes, nous cacher la vie qu'elle méprise parce que trop éphémère, pour que nous soit donné à voir, à sentir, à craindre le seul visage de Dieu.

« Toute chose ici-bas est vaine, n'y subsistera que le visage de ton Seigneur » (le Coran).

Ma « sainte famille » avait trois cultes : le sien, celui de l'islam et celui de la langue arabe. Sa véritable *quibla*, sa Mecque, était cette science, cette frénésie

du Verbe, qui la distinguait des autres, de la masse. La prière la mêlait au commun des mortels, mais la maîtrise de l'idiome sacré et sacral la surélevait au-dessus de tous.

La vénération du mot arabe devint dogme. L'obsession était telle que l'on ne pouvait franchir un lieu sans avoir les yeux rivés au sol à la recherche du moindre mot tombé, par mégarde, par terre. Il fallait aussitôt ramasser le bout de papier, et le brûler pour le purifier de la souillure du sol. La langue arabe ne pouvait toucher terre, être à hauteur des hommes. Et quand enfants ou femmes tombaient malades, se tordaient de douleur, le Verbe était encore là pour les sauver d'eux-mêmes. À la hâte les hommes griffonnaient quelques formules du Livre sur une feuille, qu'on mettait à dissoudre dans un verre d'eau. Le souffrant buvait l'Écriture. Comme par miracle il se déclarait soudain guéri. La chair taisait sa douleur pour ne point démentir la véracité du Verbe incréé.

Enfant, je me suis retrouvé prisonnier de ce langage qui ne donnait accès qu'à l'enfer ou au paradis. J'étais loin, très loin des mots qui m'avaient été donnés. Quelle place pouvaient-ils m'offrir, alors qu'ils avaient à charge l'éternité ?

Ainsi, j'utilisais cette langue sans jamais quitter le ciel des yeux. Je ne pouvais parler avec, car, à travers elle, c'était l'au-delà qui me haranguait.

Vint l'indépendance. Notre monde si hermétique commença à se craqueler. Pire que l'eau, il prenait du réel de toutes parts. Il nous fallut sortir de la *zaouïa*.

Muni d'un nom composé, je me retrouvais un matin dans une classe bondée d'anonymes, d'enfants tous prénommés SNP, sans nom patronymique. Trop jeunes, nous eûmes à peine le temps de voir la France partir, mais sa langue allait rester sur nos tableaux et nos cahiers. Un étrange alphabet multicolore parcourait les murs de la classe. L'instituteur, originaire du village, nous le présentait ainsi : « Voici les lettres de la langue française, elles sont 26. Comme vous pouvez le constater, chacune s'écrit toute seule, détachée des autres. Elles ignorent la solidarité, contrairement à notre langue. » Ce fut pour la classe un grand moment de fierté

Mais il est des origines qui appellent des départs et non d'émouvants retours.

De plus en plus oppressé par les communions obligatoires, solitaire, je m'épris de la solitude de ces lettres. Elles vibraient, elles vivaient toutes seules.

A.E.I.O.U. Chaque voyelle, enfin visible, avait sa couleur et semblait échapper à Dieu et à la tribu.

Alors qu'à l'aube, après avoir appris une sourate, le maître nous obligeait à laver à l'eau nos tablettes et parfois à boire notre leçon pour nous purifier, à l'école il suffisait d'effacer la craie. De tout ce qu'on apprenait, rien n'était destiné à l'ancrage irrémédiable, à la mémorisation indélébile. Je ne risquais plus l'enfer pour un outil.

Je découvrais une langue qui s'affichait, se déployait, charriait des chiffres, des chants et des histoires d'enfants et n'avait pas peur de finir chaque jour dans un nuage de poussière. À la fin des cours, la brosse de l'instituteur avalait d'un seul coup tous les mots. Il suffisait de la frapper sur le rebord d'une fenêtre, pour que le langage redevienne craie et calcaire, résidu de terre et non de ciel.

Cette langue était donc humaine, vulnérable, elle était langue d'enfants et de rêves. Elle m'a permis, pour la première fois, d'utiliser la première personne du singulier, « Je », sans la faire suivre de la traditionnelle formule : « Que Dieu me préserve de l'usage d'un pareil pronom, car il est l'attribut du Diable. »

À partir de ce jour allait commencer ma longue transhumance vers un autre imaginaire.

Je n'ai point quitté une langue maternelle, mais une langue divine. La langue française est devenue pour moi la langue natale du je, langue de l'émergence pénible du Moi. Il ne s'agit point de bilinguisme, ni de déchirement. Le partage est clair. À ma langue d'origine je donne l'au-delà et le ciel ; à la langue française, le désir, le doute, la chair. En elle, je suis né en tant qu'individu.

Écrire en français, c'est oublier le regard de Dieu et de la tribu, inventer ma marge illusoire mais vitale, mon espace intime, forger ma solitude et ma mémoire, réaliser la rupture avec cette longue chaîne de traditions, d'héritages, de legs, que les miens assument depuis des millénaires. C'est nier le dogme pour célébrer toute transgression.

Je n'écris pas en français. J'écris en « moi-même ».